

Jobin additionna de tête le chiffre des demandes d'argent contenues dans la petite correspondance que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs :

—Quinze mille cinq cents francs en trois ou quatre mois ! se dit-il, sans compter les réquisitions directes !... Peste, il allait bon train, le caissier ! S'il a fait des économies sur ses appointements, cela me surprendra bien.

Au fond du tiroir, sous les lettres STA PI. et sous celles de mademoiselle A... se trouvaient divers bordereaux d'agents de change indiquant des opérations de Bourse, dont la plupart se soldaient en perte.

Le policier les examina en hochant la tête.

—Hum ! murmura-t-il. Le jou ! Triste et dangereuse ressource quand on peut puiser à belles mains dans une caisse toujours truffée de l'argent d'autrui ! C'est prodigieux comme ce Frédéric Muller me devient suspect. Mais allez donc dire cela à M. Roulleau-Duvernoy... Le digne juge d'instruction me rirait au nez très-bien !... Il faut chercher et trouver tout seul... Quelle peut-être cette demoiselle A. P. de tant de style et de tant d'orthographe ?...

Jobin réfléchit pendant un instant, puis frappé d'une illumination soudaine, il reprit :

—Si c'était Aline Pradier, la belle du baron Worms ?... Pourquoi non ? Ce sac, dont parle la donzelle, et contre qui la lutte est impossible, doit être celui du banquier... Rivalité d'amour entre le caissier et son patron... besoins d'argent grandissant sans cesse... Comment savoir ?

Après s'être posé cette question, Jobin réfléchit de nouveau, puis, au bout d'une ou deux secondes, il se répondit à lui-même :

—STA. PI. me le dira...

L'agent copia trois ou quatre des courtes lettres faisant partie de la double correspondance qu'il venait de lire. Il renoua la ficelle rouge et le ruban bleu des deux liasses qui reprirent leur place au fond du tiroir, sur les bordereaux. L'ouvrier serrurier revint et referma sans peine les serrures ouvertes par lui une heure auparavant ; puis, toute trace des recherches accomplies ayant disparu, Jobin quitta l'hôtel du baron Worms, gagna son petit logement du quai des Orfèvres, se fit une tête de cocodès excentrique, revêtit un costume d'une élégance exagérée et prétentieuse, et, sans perdre une minute, se rendit au numéro 131 de la rue Montmartre, où se trouvaient les bureaux de l'agence Roch et Fumel.

La maison était soigneusement tenue.

Jobin monta au second étage et franchit le seuil d'une antichambre assez vaste, bien époussetée, bien cirée, garnie de banquettes d'attente recouvertes en cuir rouge, et ornée : d'un petit vieillard chétif qui, assis à une table auprès de la fenêtre, griffonnait du papier timbré.

Ce petit vieillard leva la tête, salua de la main, et d'une voix lente et monotone prononça cette phrase interrogative qu'il adressait invariablement à tous les visiteurs :

—M. Roch, personnellement, ou l'agence Roch et Fumel, s'il vous plaît ?

—L'agence, répondit Jobin.

—Pour renseignements confidentiels ?

Jobin fit un signe affirmatif.

—Très-bien... Le cabinet à gauche... M. Fumel est seul.

Jobin ouvrit une porte et pénétra dans une pièce de dimension moyenne, meublée de cartonniers étiquetés montant presque jusqu'au plafond, de deux ou trois chaises et d'un bureau à cylindre derrière lequel trônait Fumel, l'associé de M. Roch, ex-avoué.

Fumel réalisait l'exacte incarnation d'un bureaucrate austère, économe, exact, méticuleux, formaliste.

Long, maigre, grisonnant, il offrait, sous ses cheveux plats, un visage glabre et blafard.

Une haute cravate blanche serrait son cou non moins démesuré que celui d'un échassier.

En même temps que la cravate blanche il revêtait, dès le matin, l'habit noir classique à pans carrés, bien broissé, merveilleusement propre, mais lustré par de longs services.

Des bas noirs et des souliers cirés, attachés avec des cordons de filouille, complétaient ce costume. Des lunettes d'acier, à cheval sur le nez pointu de Fumel, éteignaient l'éclat de ses yeux noirs et perçants.

Il répondit avec beaucoup de dignité au salut de cocodès de Jobin, et, se soulevant à demi sur son fauteuil muni d'un rond élastique, il montra de la main un siège et demanda :

—Monsieur vient pour renseignements confidentiels ?

—Oui, monsieur...

—Affaire commerciale ou privée ?

—Affaire privée...

—Intérêt d'argent ?

—Non, monsieur...

—Intérêt de cœur, alors ?

—Oui, monsieur...

—Très-bien. Il s'agit ?

—D'une dame... d'une jolie dame... d'une petite...

Fumel sourit avec indulgence.

—Parfait ! dit-il. Le nom de cette dame ?

—Aline Pradier...

—C'est au mieux. Les affaires de femmes sont du ressort de Picolet, un de nos plus habiles employés.

Et Fumel, haussant la voix, appela :

—Eh ! Stanislas... Eh ! Stani... Venez un peu ici, mon garçon...

—Stani Picolet... pensa Jobin. STA. PI... c'est bien ça... Je le tiens...

## II

Une porte latérale s'ouvrit, Stanislas Picolet fit son entrée, regarda curieusement Jobin, puis, se tournant vers Fumel, attendit une question. STA PI était un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, de la même taille que l'agent de police, mince et misérablement habillé de vêtements montrant la corde.

Sa pâle et maigre figure, qui n'était point sans quelque rapport avec celle de Jobin, offrait une expression spirituelle, astucieuse et cynique. Ses cheveux bruns formaient des accroche-cœurs sur les tempes. Un soupçon de moustaches poussait sous ses narines.

Jamais voyou de Paris, devenu l'un des rouages d'une agence louche et suspecte, ne fut plus complet et mieux réussi.

—Stani, lui dit Fumel, en se servant d'une abréviation familière, monsieur que voilà, un nouveau client de la maison, désire des renseignements sur une dame... Prenez des notes, Stani...

Le jeune homme tira de sa poche un portefeuille crasseux, un fragment de crayon, et se tint prêt à écrire.

—Monsieur, reprit Fumel en s'adressant à Jobin, veuillez répéter le nom de la personne en question.

—Aline Pradier, répondit le faux cocodès.

Un sourire d'une indéfinissable expression crispa les lèvres minces de Stani Picolet.

—C'est écrit, fit-il d'une voix tout à fait enrouée et criarde ; l'adresse ?

—Avenue de Friedland.

—Qu'est-ce que monsieur désire savoir ?

—Mademoiselle Aline Pradier m'inspire infiniment de sympathie, mais très-peu de confiance... répliqua Jobin. Je fais pour elle des sacrifices... J'ai quelques raisons de douter de sa moralité, et je voudrais savoir à quoi m'en tenir, aussi bien pour le passé que pour le présent.

—Monsieur connaîtra son affaire dans quarante-huit heures. Faudra-t-il porter les renseignements chez monsieur ?

—Non. Je viendrai les prendre ; seulement, quarante-huit heures, c'est bien long... Est-il possible d'aller plus vite ?

—Oh ! tout à fait impossible ! La police de sûreté demanderait au moins trois jours ; mais nous sommes plus malins ici que les agents de la Préfecture.

Jobin, malgré lui, fit la grimace.